VOYAGE D'ANDRE MICHAUX

EN

CANADA

VOYAGE D'ANDRÉ MICHAUX

EN CANADA

DEPUIS

LE LAC CHAMPLAIN JUSQU'A

LA BAIE D'HUDSON

PAR O. BRUNET

QUEBEC

BUREAU DE L'ABEILLE

1861

M
M
Pari
M
3 vo
M
A
A
man
R
C
à l'e

OUVRAGES CITES DANS CETTE NOTICE.

Michaux A. Flora Boreali-Americana, 2 vol. 8° Paris 1803.

Michaux A. *Histoire des Chênes de l'Amérique septentrionale.* 1 vol. fol : Paris 1811.

Michaux fils. Histoire des Arbres forestiers de l'Amérique septentrionale, Paris 3 vol. 1813.

Michaux. F. A. *Voyage à l'ouest des monts Alléganys.* 1 vol. Paris 1804.

Annales du Muséum d'Histoire naturelle, Paris 1801.

American Journal of Science and Arts. Professor Silliman and Benjamin Silliman.

Relations des Jésuites. Québec. 3. vol. 8o

Carte de cette partie du pays depuis la baie d'Hudson à l'ouest, jusqu'à Mingan à l'est, dressée par le Père Laure S. J. qui a parcouru ces contrées pendant 13 ans.

VOYAGE D'ANDRÉ MICHAUX

EN CANADA

De tout temps, la postérité a su rendre un tribut de reconnaissance à ces hommes courageux qui, pour servir la société, renoncent à ses douceurs et vont chercher les trésors inconnus de la nature dans les plages désertes et sauvages. C'est ainsi que l'administration du Muséum d'Histoire naturelle, (Paris), voulut honorer André Michaux, en plaçant son buste sur la façade de la serre tempérée. Mais, si cet homme a droit d'être compté au nombre des bienfaiteurs de l'humanité tout entière, il a droit surtout à la reconnaissance des Canadiens en particulier, puisqu'on doit le regarder à juste titre comme le premier fondateur de la Botanique en Canada. Avant lui, nous avions bien une courte histoire des plantes de notre pays publiée en 1635 par Cornuti sous ce titre *Plantarum Canadensium Historia ;* mais cet ouvrage ne contient que la description de quelques plantes peu nombreuses et disposées sans ordre méthodique. Charlevoix, dans son Histoire du Canada, a reproduit cet ouvrage en français, et y a ajouté de nouvelles plantes découvertes depuis. Kalm, célèbre disciple

de Linnée et professeur d'Histoire naturelle à Abo, avait, en 1749—51, visité l'Amérique aux frais du roi de Suède, et avait même étendu ses recherches jusque dans le Canada ; mais le fruit de ses paisibles conquêtes ne servit qu'à enrichir le *Species Plantarum* de son grand maître (1). Quoiqu'il en soit, nous aimons à mentionner cette circonstance, puisque nous voyons par là que notre Botanique canadienne remonte à un temps assez reculé, et qu'elle touche pour ainsi dire à l'origine de la science, la Botanique en effet doit à Linnée sa nomenclature et sa classification rationelles, deux éléments qui constituent vraiment une science. Nous pourrions aussi mentionner Michel Sarrazin, médecin du Roi à Québec et membre correspondant de l'Académie des Sciences. Cet homme est le premier botaniste canadien dont le nom soit devenu célèbre par la découverte de la plante curieuse qui porte son nom, la *Sarracenia purpurea.* (2)

A ces noms nous pourrions ajouter encore ceux du marquis de la Galissonnière, du docteur Gaultier (3), de P. Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, et de plusieurs autres ; mais, comme notre intention n'est pas de faire l'histoire de notre Botanique, nous passerons rapidement sur ces noms ; notre

(1) On voit encore aujourd'hui dans le grand herbier de Linnée, les plantes cueillies par Kalm en Canada. Ces échantillons se distinguent des autres par la lettre K, qu'ils portent.

(2) Nos gens de la campagne ont donné à cette plante le nom tout à fait vulgaire de *Petits Cochons :* en effet, ses feuilles creuses et contournées en cornet simulent la tête de cet animal. Cette plante qui fleurit en juin, se trouve abondamment dans les savanes qui avoisinent Québec.

(3) Le nom de ce médecin a été donné par Kalm à une petite plante très-commune dans nos bois, *Gaultheria procumbens*. On en extrait une huile essentielle qui porte le nom d'huile de *gaultheria* employée en médecine. Cahours dans son traité de Chimie donne la composition tout à fait remarquable de cette huile. Voyez Cahours *Leçons de Chimie* Vol II.

Quelques botanistes se sont permis de changer le nom de cette plante et lui ont substitué le nom de *Gautiera,* prétendant faussement que l'on devrait écrire *Dr Gautier*. La véritable orthographe de ce nom est *Gaultier* comme il appert par les régistres de Notre-Dame de Québec, dans lesquels l'on trouve la signature de ce médecin. (Voyez Régistre de 1751, août 26.) Au reste, il serait vraiment regrettable de changer un nom maintenant consacré par un long usage.

but, c'est de présenter au lecteur un travail qui pourra être de quelque utilité aux botanistes, c.à.d. le récit d'un voyage que Michaux fit en Canada pour y étudier nos plantes. Cet auteur, dans un ouvrage qu'il a laissé sur les plantes de l'Amérique septentrionale, ne mentionne pas toujours d'une manière bien précise le lieu où il les a rencontrées : de là il arrive qu'il y en a un grand nombre qui n'ont pas été retrouvées depuis ; d'autres sont excessivement rares et encore peu connues. Le récit de ses pérégrinations dans le nouveau monde ne sera donc pas inutile ; d'ailleurs Michaux lui-même avoit senti l'utilité d'un semblable travail. Dans son Histoire des Chênes d'Amérique, il dit : " Il est un autre ouvrage que j'aurais bien désiré mettre sous les yeux du public : c'est l'histoire détaillée de mes voyages ; mais des circonstances ne m'ont pas permis de l'entreprendre." Effectivement il mourut sans avoir eu le temps de réaliser ce dessein, et ne laissa, en mourant, que des notes que l'on retrouve éparses dans les ouvrages de son fils, et de plus un journal manuscrit que ce dernier a présenté à la Société philosophique de Philadelphie. Cette histoire de ses voyages manquant, pour y suppléer, nous avons entrepris cette courte notice exécutée d'ailleurs d'après les meilleurs renseignements, que nous avons pris dans des ouvrages devenus malheureusement très-rares.

II

André Michaux, que la nature avoit doué d'une extrême activité, se livra d'abord aux paisibles travaux de l'agriculture. Il avait pour ce genre de vie le goût le plus vif : il observait les productions de la terre, allait examiner les jardins, et, pour joindre la théorie à la pratique, il consacrait à l'étude tous ses moments de loisir. Quelques années s'étaient

écoulées, lorsqu'il sentit renaître en lui le désir de voyager, désir qu'il avait eu dans son enfance. Ce n'était pas un désir vague de voir de nouveaux pays: Michaux voulait se rendre utile à sa patrie ; il voulait visiter des contrées peu connues et en rapporter des productions qui pouvaient s'acclimater en France. Mais ses connaissances n'étaient pas encore assez étendues pour voyager avec fruit, et voilà qu'il se livre pendant deux ans à l'étude de la Botanique, sous Bernard de Jussieu ; et, en 1779, il vint se loger à Paris, près du Jardin des Plantes, pour y prendre des notions sur les diverses parties de l'histoire naturelle.

Déjà André Michaux avait visité l'Angleterre, parcouru les Pyrénées et passé en Espagne ; déjà il avait visité la Perse, et en avait rapporté un herbier magnifique et une nombreuse collection de graines ; lorsque le gouvernement français, désirant enrichir la France de plusieurs arbres qui croissent dans l'Amérique septentrionale, le choisit pour cette commission. Il avait ordre de parcourir les Etats-Unis, d'y recueillir des graines et des plants d'arbres, et de les faire passer en France.

Michaux arriva à New-York en novembre 1785. Pendant deux ans, il y fit sa principale résidence, parcourant le New-Jersey, la Pensylvanie et le Maryland. Dès la première année, il envoya à Paris douze caisses de graines, plusieurs mille pieds d'arbre et des perdrix du Canada, lesquelles se multiplièrent à Versailles. Il établit aussi un jardin près de Charleston, dans la Caroline, regardant ce lieu comme un point central, d'où il pouvait voyager dans les autres contrées.

Les Notes Manuscrites ne nous apprennent rien des excursions qu'il fit jusqu'au mois d'avril de 1787, époque où il entreprit son voyage dans les monts Alléganys. Il remonta alors la rivière Savannah jusqu'à sa source ; ce fut là qu'il découvrit grand nombre de jolies plantes et plusieurs espèces de chênes. Encouragé par ces succès, il voulut

parvenir jusqu'à la cime des monts Alléganys, se lia d'amitié avec les sauvages, et, remontant avec eux les rivières qui se jettent dans la Savannah, il arriva aux sources de la rivière Tennessée, de l'autre côté des monts ; ce fut là le terme de son voyage. Il revint alors à Charleston le premier de juillet, après avoir parcouru 300 lieues à travers la Caroline et la Géorgie. Les Notes Manuscrites renferment souvent des remarques sur les plantes les plus intéressantes qu'il rencontra ; il indique même d'une manière si précise les lieux où il les découvrit qu'il serait encore facile de les retrouver. Les années 1788 et 1789 furent employées à visiter successivement la Floride Espagnole, les îles Lucayes et la Virginie. Il entra dans ce dernier état au premier de juillet à *Washington Court House* " première ville dans la Virginie, que l'on trouve, sur la côte occidentale des montagnes, en sortant de la Caroline septentrionale. " Les Notes ajoutent : " Première ville, si l'on peut nommer ville une bourgade composée de douze maisons de bois. Dans cette ville, on ne mange que du pain de maïs. Il n'y a viande fraîche ni cidre, mais seulement du mauvais rhum." (1)

Michaux fut de retour à Charleston au mois de septembre 1789. Pendant l'hiver, il parcourut de nouveau les montagnes qu'il avait visitées l'été précédent. Ce voyage, que Michaux fit en compagnie de son fils, dura moins qu'il ne l'avait projeté, et, au printemps de 1790, nous le retrouvons à Charleston, après une absence de cinq mois et demi. (2)

(1) American Journal of Science, vol : 42. p. 5.

(2) Ici se trouve malheureusement une lacune dans le Journal de Michaux. Tout ce que nous savons c'est qu'il séjourna dans le voisinage de Charleston jusqu'au mois d'avril de 1791. C'est dans cet intervalle qu'il enseigna aux Américains l'époque où l'on doit cueillir Ginseng et la manière de le préparer. Les notes manquent pour le reste de l'année.

III

Il y avait près de sept à huit ans que Michaux était en Amérique; ses ressources pécuniaires s'épuisaient : il craignit d'être obligé de retourner en France, et cependant le but qu'il s'était proposé en visitant notre continent n'était pas parfaitement atteint. Ce n'était pas seulement le dessein de faire une Flore américaine qui l'avait déterminé à entreprendre de si longs et périlleux voyages ; mais depuis longtemps il s'occupait d'un projet infiniment utile pour la science : c'était d'étudier la topographie des arbres et des plantes de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire de déterminer leur lieu natal ; c'était d'examiner attentivement la latitude où ils commencent à croître, celle où ils deviennent rares et chétifs, celle enfin où ils disparaissent entièrement. Il regardait comme la patrie d'un arbre le lieu où il atteint son plus grand degré de force végétative, c'est-à-dire sa plus grand hauteur et son plus grand diamètre (1). Prenons pour exemple le Tulipier, *Lyriodendrum tulipifera*, que l'on trouve dans le Haut-Canada. Cet arbre y atteint à peine trois pieds de diamètre et soixante-dix d'élévation. Dans un voyage que nous fîmes l'été dernier dans le Haut-Canada, nous le rencontrâmes pour la première fois près de Hamilton, sur la route qui conduit à la station du chemin de fer ; il pouvait avoir à peu près les proportions que nous venons de mentionner. Cependant cet arbre a communément dans les Etats de l'ouest et surtout dans le Kentucky, jusqu'a sept à huit pieds de diamètre et parvient jusqu'à cent quarante pieds d'élévation ; de plus il y forme à lui seul de vastes forêts. Plus au nord, ces arbres deviennent

(1) Annales du Muséum d'Histoire naturelle.

plus rares et plus petits : ainsi le Kentucky peut être considéré comme le sol natal de cet arbre. (1)

Michaux avait donc résolu de tracer la topographie des arbres de l'Amérique septentrionale. Déjà, il avait visité le sud et avait parcouru les Florides; il lui restait encore à faire un voyage beaucoup plus long et plus difficile, mais en même temps beaucoup plus utile que ceux qu'il avait entrepris jusqu'alors, c'était de visiter le Canada et de se rendre jusqu'à la baie d'Hudson. Ce projet, il l'exécuta en 1792. Il partit de Charleston au mois d'avril, et résolut de se rendre par terre jusqu'à Québec. Son journal manuscrit, dont nous avons déjà parlé, nous donne les dates suivantes.

André Michaux se rendit d'abord à New-York, puis ayant pris une embarcation à New-Haven, il arriva à Albany le 14 juin ; le 18 nous le retrouvons à Saratoga et le 20 il s'embarque à Whitehall, pour se rendre au lac Champlain. Le reste de ce mois fut employé à herboriser sur les bords de ce lac, le traversant à différentes reprises pour herboriser à la fois sur ses deux rives. Sa flore fait mention d'un grand nombre de plantes qu'il y rencontra. Inutile de donner ici le nom de ces plantes : nous référons nos lecteurs qui aimeraient à les connaître aux pages indiquées dans la note ci-jointe (2).

Poursuivant alors son chemin, il arriva le 30 juin à Montréal, qu'il laissa quelques jours après pour se rendre à Québec. En descendant le fleuve, il s'arrêta à Sorel : c'est encore sa flore qui nous fournit ce dernier renseignement. Il y rencontra le *Rhodora canadensis* (3). Ce joli arbuste a

(1) Le Tulipier et le Magnolia sont les deux plus beaux arbres d'ornement de nos forêts canadiennes. La richesse de leur feuillage et la beauté de leurs fleurs les font rechercher des amateurs. Le premier comme nous l'avons dit, commence à paraître à Hamilton, le second se rencontre sur les bords de la rivière Niagara.

(2) *Flora Boreali-americana.* In Canada ad ripas lacus *Champlain.* Vol. I. fol 47, 75, 136, 153, 301 Vol. II fol : 28, 198, 227, 245.

(3) Flora Boreali-americana. In fruticetis Canadæ circa *Sorel.* Vol : I. f. 259.

ceci de remarquable, c'est qu'il se couvre de fleurs avant l'apparition de ses feuilles et dans le temps même où la terre est encore couverte de neige en plusieurs endroits. Quelques jours plus tard, c'est-à-dire vers la mi-juillet, Michaux arriva à Québec.

IV

Michaux ne resta que peu de temps dans cette ancienne métropole du Canada. La saison avançait ; il se hâta de prendre des informations sur la baie d'Hudson, et se munit des provisions nécessaires et d'objets d'échange ; puis descendant le fleuve Saint-Laurent, il se rendit à l'embouchure du Saguenay.

A l'entrée du Saguenay se trouve Tadoussac, premier poste de la Compagnie de la baie d'Hudson ; c'est là que les sauvages venaient tous les ans faire la traite des pelleteries : il y débarqua, afin d'y acheter deux canots d'écorce. Tadoussac est un joli petit village bâti sur une pointe de rocher qui s'avance à l'endroit où les eaux du Saguenay viennent se mêler à celles du Saint-Laurent. Sa petite chapelle, longue de vingt-cinq pieds environ se distingue des autres habitations par son toit rouge et son joli petit clocher. Les édifices qui l'environnent, les hautes montagnes dont les sommets sourcilleux contrastent avec la sombre forêt de sapins qui se trouve au pied, tout contribue à donner à ce lieu un aspect des plus pittoresques. Michaux profita du séjour qu'il y fit pour explorer les mornes voisins et les rivages environnants ; sa flore mentionne plusieurs plantes qu'il y trouva (1). Mais le temps le pressait ; il s'embarqua de nou-

(1). Michaux. A. Flora Boreali-Americana. Ad ripas fluminis *S. Laurentii*, juxta Tadoussac Vol. I fol. 166,177. In fluminis *S. Laurentii* aquis affluente mare subcalsis Vol. I fol. 1, 67, 95, 102, 132.

veau, et bientôt après il entra dans les eaux du Saguenay.

Cette rivière, pendant l'espace de vingt-sept milles, c'est-à dire jusqu'à l'ance Saint-Jean, coule entre deux immenses murailles de gneiss et de granite qui surpassent de beaucoup les palissades de l'Hudson. Ses rivages sont presque dénués de toute végétation ; seulement dans les anfractuosités des rochers, on remarque quelques pins et quelques sapins très-courts, des groseilliers sauvages, des *vacciniums* (bluets) chargés de leur fruits bleuâtres et un genièvre *Juniperus sabina*, formant un vaste tapis de verdure suspendu à ces escarpements abruptes qui s'élèvent quelquefois jusqu'à 1100 pieds de hauteur (1). En approchant de la baie des Ha ! Ha !, les rivages s'abaissent et alors commencent ces immenses forêts de pins qui font la richesse de ces contrées. C'est à Chicoutimi que le Saguenay cesse d'être navigable pour les vaisseaux d'un gros tonnage. En cet endroit, la rivière s'élargit et forme un vaste bassin qui reçoit les eaux d'une jolie cataracte dont la hauteur est de 40 pieds environ. Michaux y arriva vers le commencement d'août.

Chicoutimi (dérivé d'un mot sauvage qui signifie, eau profonde) n'était alors qu'un petit village au confluent de la rivière Chicoutimi avec le Saguenay. Sur une pointe qui se projette dans le bassin, s'élevait une petite chapelle, longue d'environ 25 pieds et bâtie par les Jésuites, premiers apôtres de ces contrées alors sauvages. On y voyait, à l'intérieur, un autel uni et quelques peintures qui portaient des marques non équivoques de vétusté et à l'extérieur, la pierre sépulcrale du Père Coquart, dernier des Jésuites, qui ait, avec le Père Labrosse, évangélisé le Saguenay. A l'exemple de tous les étrangers qui débarquent à Chicoutimi, Michaux voulut visiter ces lieux riches en précieux souvenirs. Dans les notes manuscrites qu'il laissa à son fils,

(1). Flora Boreali-Americana Vol. II. In saxosis ad amnem *Saguenay*. Vol. I fol. 111. Vol. II. fol. 246.

il parle ainsi : " Lors de mon voyage à la baie d'Hudson, j'arrivai au mois d'août près du lac Chicoutimi (1), situé près le 48e degré, et j'y trouvai encore l'église, établie en 1728 (ainsi que l'indiquait la date placée au-dessus de la porte principale) par les Pères Jésuites, pour y rassembler les sauvages des environs. Ce bâtiment, construit en poutres équarries de *Thuya occidentalis* (cèdre blanc) élevées les unes au-dessus des autres, était encore en bon état, et, quoique ces poutres n'eussent jamais été couvertes, ni en dedans, ni en dehors, je les trouvai tellement intactes, qu'elles n'avaient pas été altérées de l'épaisseur d'une demi-ligne, depuis plus de soixante ans." (2) Cette petite chapelle, qui est tombée il y a environ trois ans, avait donc alors près de 130 ans.

V

Ceux de nos lecteurs qui ont déjà visité le lac Saint-Jean savent que, pour y arriver, il faut remonter la rivière Chicoutimi, qui prend sa source dans le lac Kinogami, parcourir ce lac dans toute sa longueur, puis, après un portage d'une quinzaine d'arpents, tomber dans le lac Kinogamichich dont la décharge lente et tortueuse (rivière des Aulnets) va se perdre dans la Belle-Rivière ; celle-ci, à son tour, vous porte jusqu'au lac Saint-Jean. Telle fut aussi la route que suivit notre infatigable voyageur. Mais, au moment de s'aventurer dans ces pays à peine explorés et parcourus seulement par les sauvages et quelques rares missionaires, il jugea prudent de prendre avec lui trois sauvages et un métis, et, malgré les difficultés sans nombre qui existaient alors,

(1). Michaux appelle ainsi l'élargissement de la rivière en cet endroit.

(2). Michaux fils. Arbres forestiers Vol. III. page 34.

voilà qu'il se met en devoir de parcourir la distance que nous venons de décrire. En traversant le lac Kinogami, Michaux rencontra une plante qui n'a pas encore été retrouvée en Canada par ceux qui se sont occupés de botanique depuis : c'est la *Lobelia Dortmanna* (1), connue vulgairement en France sous le nom de Lobélie tubulaire. Ses feuilles sont entièrement submergées, tandis que sa corolle, d'un bleu pâle, flotte à la surface de l'eau. Après six jours de navigation, les canots arrivèrent au lac Saint-Jean.

Le lac Saint-Jean est situé entre 48 °, 23m. et 48 °, 42m. de latitude, et entre 71 °, 29m. et 73 °. 9m. de longitude. Sa plus grande longueur est de 16 lieues. Michaux le parcourut dans toute son étendue, et découvrit, dans ses herborisations, des plantes très-nombreuses (2). Mais, tout en examinant les végétaux qui croissent sur les rivages du lac, Michaux ne perdait pas de vue le plan d'étude qu'il s'était fait : aussi ne se contenta-t-il pas de parcourir les bords des eaux ; il pénétrait dans l'épaisseur des forêts, observait les essences qui y prédominaient. Les quelques détails qui suivent, fournis pas les notes qu'il laissa à son fils, feront connaître le genre de ses observations.

Les forêts qui entourent le lac Saint-Jean se composent de diverses espèces de bois très-précieux, tels que pins, mélèzes, épinettes, pruches, cèdres, etc. Pour plusieurs de ces espèces, telles que le *Pinus rubra* (pin rouge), l'*Abies alba* (épinette blanche), le *Thuya occidentalis* (le cèdre), c'est le point le plus avancé vers le nord où on les observe. " Le *Pinus strobu* (3) (pin blanc) se trouve dans une vaste

(1) Michaux. Flora Boreali-americana. Vol. II. fol. 154. In lacu Kinogami aliisque vicinis.

Le genre *Lobelia* fournit à nos parterres plusieurs belles plantes d'ornement, entr'autres la *Lobélie* cardinale qui surpasse en éclat et en beauté les plus beaux *Fuschia*. Cette plante qui croît spontanément autour du lac Saint-Pierre, mériterait d'être introduite dans tous les jardins.

(2). Michaux. Flora Boreali-americana. Vol. I. fol. 240. vol. II. fol 205, 220, 225.

(3). Michaux, fils. Arbres forestiers. Vol I. page 104.

étendue de pays, mais non pas partout avec une égale abondance. Vers le nord, c'est su. les bords de la rivière des Mistassins, à environ 40 lieues de son embouchure dans le lac Saint-Jean, que l'on rencontre les premiers pins de cette espèce ; mais, en avançant de deux degrés au sud, il devient assez commun."

"Le mélèze (*Larix americana*) est très-abondant aux environs du lac Saint-Jean ; il y vient en corps de forêt, couvrant à lui seul des espaces de plusieurs milles d'étendue en tout sens" (1). On l'appelle, en Canada, *épinette rouge.*

"La Pruche (*Abies canadensis*) commence à croître à la baie d'Hudson ; mais, au lac Saint-Jean, elle en remplit déjà les forêts (2)."

A ces arbres, nous pourrions en ajouter un autre qui se fait remarquer par ses gigantesques proportions : c'est le *Populus balsamifera*, connu vulgairement sous le nom de *Liard.* Il est en très-grande abondance autour de ce lac et dans tout le pays traversé par la rivière Saguenay, entre le 47e et le 49e degré de latitude. Dans ces parages, où, dit Michaux, la température est très-rigoureuse en hiver, et le sol humide, cet arbre s'élève à 80 pieds de haut sur 3 pieds de diamètre (3) . . . . Mais il est temps de quitter les bords du lac Saint-Jean.

VI

Avant d'aller plus loin, nous allons nous permettre une digression géographique afin de faciliter aux lecteurs l'intelligence de ce qui va suivre. Le lac Saint-Jean est un vaste

(1) Michaux, fils, Arbres forestiers. Vol. III. page 38.
(2). Michaux, fils " " Vol. I. page 138.
(3). Michaux, fils " " Vol. II, page 306.

réservoir où viennent se perdre plusieurs rivières dont quelques-unes prennent leur source dans les hauteurs qui séparent le territoire de la baie d'Hudson du Bas Canada. Au nombre de ces dernières se trouve la rivière Mistassini, appelée aussi rivière des Sables, à cause de la grande quantité de sable qu'elle charrie. Le cours de cette rivière est d'environ 150 milles. Elle est navigable pour les canots jusqu'à 120 milles de son embouchure; quelques rapides et quelques petites chutes en interrompent néanmoins la navigation; on y supplée par des portages. C'est le chemin par lequel descendaient autrefois et descendent encore aujourd'hui les Mistassins, peuple sauvage qui habite les contrées situées aux environs du grand lac Mistassin. Ces sauvages viennent faire la traite des pelleteries à la Pointe-Bleue, dernier poste situé dans la partie septentrionale du Canada : ils descendent ordinairement vers le mois de juin pour le commerce et en même temps pour rencontrer le missionnaire. Ce fut par là que Michaux résolut de se rendre à la baie d'Hudson. Il remonta donc la rivière des Mistassins. Pendant la première partie de son cours, cette rivière coule à travers une belle contrée; les arbres qui la bordent sont magnifiques. Je ne m'arrêterai pas à peindre les dangers que courut notre intrépide voyageur dans ces solitudes : le cours de la rivière est généralement paisible, et permet une navigation douce et commode; mais dans certains endroits, il faut gravir des rochers escarpés, faire des portages dans l'épaisseur de la forêt et marcher sur des troncs d'arbres pourris qui enfoncent sous les pas (1).

Après une marche de 40 lieues environ, nos voyageurs arrivèrent au pied d'une cascade. La rivière resserrée entre deux rochers se précipite d'une montagne coupée en amphithéâtre, par une hauteur de 80 pieds : sur les degrés

(1) Les plantes que Michaux rencontra sur la rivière des Mistassins sont indiquées aux pages suivantes de sa flore.

In Canada, ad annem *Mistassin* Vol. I. fol 31, 61, 110.

de cet amphithéâtre croissent des arbres qu'on aperçoit à travers la nappe d'eau, courbée en voûte au-dessus de leur cime. En tombant avec un fracas épouvantable, elle se brise, et les vapeurs s'élevant comme un nuage, baignent au loin les environs. On frémit à la pensée de le voir escalader les marches de ce gigantesque amphithéâtre pour cueillir quelques plantes sur les rocs inondés et s'arrêter à comtempler cette scène imposante.

La chute dont nous venons de parler est le terme de la navigation sur la rivière Mistassini. Du sommet des montagnes qui la forment, l'œil plonge dans une longue vallée, embrassant une immense étendue de terrain uni, qui annonce la présence de quelques lacs. Nos voyageurs prennent cette direction ; bientot ils tombent dans une suite de petits lacs remplis d'eau stagnante. En passant par le lac des Cygnes, Michaux s'y arrêta un instant pour en explorer les bords (1). Après avoir traversé les hauteurs qui séparent le Canada du territoire de la baie d'Hudson, l'on tombe dans une petite rivière qui conduit au grand lac des Mistassins. Il faisait un froid excessif ; il tombait de la neige. Cependant Michaux continua sa route et arriva le 4 septembre dans le lac des Mistassins.

Le journal manuscrit de Michaux renferme un rapport très-intéressant sur la végétation et le climat de ces contrées boréales. Il serait à souhaiter que le Gouvernement ou quelque institution publique fit copier ce manuscrit qui intéresse au dernier point le Canada.

(1) Michaux, Flora Boreali-americana. Per tractus montium, a sinu Hudsonis ad Canadam, præsertim ad lacum *Cyc nor um* dictum Vol. I. fol : 190, 225. Vol. II fol : 172.

VII

Le grand lac des Mistassins est une vaste mer intérieure qui occupe un espace de plus de deux degrés entre le 71° et le 74° de longitude : il est situé sur le 51e degré de latitude nord et se décharge dans la baie d'Hudson par la rivière Rupert. Près du lac et sur une petite rivière qui s'y jette, se trouve un antre de marbre informe que les sauvages appellent la " maison du grand génie " ; de l'autre coté, c'est-à-dire, près de la décharge, s'élève une roche énorme et isolée qui domine le lac. Frappés de sa grosseur prodigieuse, les peuples infidèles du nord invoquent le manitou de cette roche ; lorsqu'ils traversent le lac, ils sont saisis d'une religieuse frayeur et détournent soigneusement les regards dans la crainte d'exciter par là quelque tempête. Voici ce qu'on dit dans le Relation du Père Albanel. " Nous avions déjà fait six lieues au travers des îles qui l'entrecoupent (le lac des Mistassins), quand j'aperçus comme une éminence, d'aussi loin que la vue peut s'étendre : je demandai à nos gens si c'était vers cet endroit que nous devions aller ? Tais-toi, me dit notre guide, ne regarde point, si tu ne veux point périr. Les sauvages de ces contrées s'imaginent que quiconque veut traverser ce lac, se doit soigneusement garder de la curiosité de regarder cette roche, et principalement le lieu où l'on doit aborder; son seul aspect, disent-ils, cause l'agitation des eaux et forme des tempêtes qui font transir de frayeur les plus assurés."(1).

Le nom de ce lac vient du mot sauvage *Misia-assini* qui

(1) Relation des Jésuites. Vol III. Relation de 1672, page 49.

veut dire grosse roche, et les peuples qui sont aux environs portent le nom de Mistassins, soit à cause du lieu qu'ils habitent, soit peut-être aussi à raison de cette espèce de culte qu'ils rendent à cette roche.

Le lac des Mistassins est peu connu : voici ce que nous en apprend un nommé Jérôme St. Onge, canadien de la paroisse des Eboulements, qui a passé la plus grande partie de sa vie soit au service de la compagnie du Nord-Ouest, soit à celui de la compagnie des postes du Roi. " Après avoir stationné pendant plusieurs années au lac Mistassini pour faire le trafic avec les sauvages, il dit que l'étendue de ce lac est bien peu connue, car il mit trois jours à le traverser dans l'endroit le plus étroit, allant d'îles en îles, qui sont dans cette partie particulière du lac. Il suppose que la distance entre elles et la terre ferme n'est pas moindre de trente milles, ce qui donnerait au lac dans cette partie environ 90 milles de largeur. Les sauvages mettent ordinairement tout l'été, une partie du printemps et de l'automne pour se rendre du haut du lac Mistassini à son extrémité inférieure. . . . . La rivière Rupert qui y prend sa source, est bien plus considérable que le Saguenay ; il l'a descendue jusqu'à une journée de marche de la baie James, il suppose que la distance entre la baie et le lac Mistassini est d'environ 50 à 60 lieues." (Rapport de l'exploration du Saguenay de 1828, page 163.). . . . Mais il est temps de revenir à nos voyageurs.

Michaux après avoir reconnu les bords du lac, descendit une rivière qui communique avec la baie d'Hudson (rivière Rupert.) ; il la suivit pendant deux jours et il n'était qu'à une petite distance de cette baie, lorsque les sauvages, croyant dangereux de s'avancer plus au nord dans cette saison, refusèrent d'aller plus loin, et voulurent absolument revenir : ils assuraient que, si les neiges continuaient, il serait impossible de s'en retourner. Le retour fut donc décidé ; au reste Michaux avait reconnu la posi-

tion des lieux et déterminé quels étaient les points les plus élevés et quelle était la communication entre les divers lacs et la baie d'Hudson. Il avait exactement marqué à quelle latitude finissent de croître les arbres du nord : il ne trouvait plus dans ces solitudes qu'une végétation chétive ; c'étaient des pins rabougris, des bouleaux nains (*Betula nana*), un genièvrier rampant, des groseilliers sauvages (*Ribes oxycanthoïdes* et *Ribes trifidum*), le thé velouté (*Ledum palustre*) et quelques espèces de bluets (*Vaccinium cespitosum* et *V. myrtilloides* ;) (1) mais plus aucun de ces beaux arbres que l'on rencontre autour du lac Saint-Jean. Au reste, rien ne peut mieux faire connaître la nature de la végétation de ces contrées boréales que l'extrait suivant pris des notes manuscrites de Michaux. " Aux environs de la baie d'Hudson et des grands lacs Mistassins, les arbres qui, quelques degrés plus au sud, forment la masse des forêts, ont, sous cette latitude presqu'entièrement disparu et par la sévérité des hivers et par la stérilité du sol ; toutes ces contrées sont entrecoupées de milliers de lacs, et couvertes d'énormes rochers entassés les uns sur les autres, qui sont le plus souvent tapissés de larges lichens de couleur noire, ce qui ajoute encore à l'aspect sombre et lugubre de ces régions désertes et presque inhabitables. C'est dans les intervalles de ces rochers que l'on apperçoit çà et là quelques individus d'un pin rabougri (*Pinus rupestris*) qui fructifient à trois pieds de terre et qui, à ce peu de hauteur, portent avec eux toute l'empreinte de la décrépitude. Cependant, à 150 milles plus au sud, cet arbre offre déjà une végétation plus forte ; mais il ne s'élève presque jamais au-dessus de 8 à 10 pieds." (2)

Ce fut aussi près du lac des Mistassins que Michaux

(1) Flora Boreali-americana. Ad sinum *Hudsonis* et juxta lacus *Mistassins* Vol I. 5, 11, 14, 61, 64, 111. 124, 191, 223. Vol II. 2, 115, 121, 123, 153, 154, 171 172 173, 175, 180, 283.

(2). Michaux fils. Arbres forestiers Vol I, page 49.

trouva la jolie Primevère, à laquelle il donna le nom du lac, en l'appellant *Primula mistassinica*, nom si étrange, qu'il étonne d'ordinaire ceux qui n'ont pas entendu parler du lac des Mistassins.

Nous avons dit que Michaux, pour se rendre à la demande de ses guides, s'était décidé à terminer ici son voyage. Le retour fut très-pénible; la plupart des rivières étaient gonflées, et les canots les descendaient avec une rapidité impossible à décrire : les sauvages les faisaient passer entre des rochers avec cette adresse qui leur est propre ; ajoutez à cela que les portages étaient devenus très-difficiles. Ceux qui ont voyagé dans nos forêts connaissent les difficultés et les fatigues que l'on rencontre : tantôt il faut franchir des arbres abattus sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres, tantôt, il faut descendre un ravin à travers les orties et les lianes, pour remonter un instant après ; souvent traverser des savannes toutes couvertes de *sphagnum* (mousse de savanne), où l'on enfonce jusqu'au genou et où l'on est continuellement mouillé. Ce qui le remit un peu de ses fatigues, ce furent deux compagnies de sauvages qu'il rencontra et avec lesquels il alla à la chasse. Enfin Michaux arriva à Tadoussac le premier octobre ; il prit congé de ses compagnons de voyage, qui lui avaient rendu tous les services qu'il pouvait attendre d'eux.

VIII

De Québec, Michaux retourna à Philadelphie, par la route qu'il avait suivie au mois de juin, c'est-à-dire par Montréal et le lac Champlain ; il y arriva le huit décembre. Il était parti de Charleston depuis huit mois, et il avait

employé trois mois et dix-huit jours à aller de Québec jusqu'au lac des Mistassins, c'est-à-dire, à 160 lieues de toute habitation. (1)

Ici se termine la tâche que nous nous sommes imposée. Mais qu'il nous soit permis d'y ajouter le récit d'un accident qui faillit faire perdre en un seul jour le fruit de tant de labeurs (2). Michaux, après avoir passé quatre ans aux Etats-Unis s'en retournait en France. Il partit de Charleston le 13 août 1796 ; la traversée ne fut pas malheureuse, mais le 10 octobre, comme on était en vue des côtes de la Hollande, il s'éleva une furieuse tempête : les voiles furent déchirées, les mâts brisés et le navire échoua et s'entrouvrit sur les rochers : matelots et passagers, tout était épuisé de fatigues et la plupart auraient péri, si les habitans d'Egmond, petit village voisin, ne leur eussent donné du secours. Michaux était attaché à une vergue, et il avait perdu connaissance, lorsqu'on l'emporta au village ; il ne la reprit que quelques heures après, se trouvant auprès du feu avec d'autres habits et entouré d'environ cinquante personnes. Sa première pensée, en revenant à lui, fut de demander des nouvelles de ses collections. Il apprit que, les malles qui contenaient ses effets se trouvant sur le pont, elles avaient été emportées par les vagues ; mais on lui dit que les caisses placées à fond de cale avaient été retirées, et il fut consolé. Malgré le mauvais état de sa santé, il fut obligé de rester un mois et demi à Egmond, et d'y travailler jour et nuit : ses plantes ayant été mouillées par l'eau de mer, il fallut les

(1) Nous avons indiqué tous les endroits où s'est arrêté Michaux. Il est cependant un point que nous n'avons pu constater ; c'est sa visite à la Malbaie. Qu'il s'y soit arreté, la chose est certaine, comme on le voit par les indications suivantes de sa flore, Vol II, page 263, ainsi que par son *Histoire des Chênes de l'Amérique* à l'article de *Quercus rubra*. Ce qu'il nous reste à savoir c'est l'époque de cette visite.

(2) Ce récit, avec tous ses détails, est emprunté aux *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*.

tremper toutes dans l'eau douce et les sécher l'une après l'autre dans de nouveaux papiers. Cet herbier si intéressant est allé enrichir les immenses collections du Muséum d'Histoire naturelle. On le conserve encore aujourd'hui tel qu'il était alors, seulement, on en a détaché les plantes qui se trouvaient en double.

Nous terminerons cette courte notice sur Michaux par le portrait que nous en trace Deleuze, son contemporain qui, ayant eu avec lui des rapports très-intimes, nous en a laissé une intéressante biographie.

" Michaux était d'un caractère franc, quoique d'une humeur taciturne ; il faisait peu de démonstration d'amitié, mais si on lui demandait un service, rien ne lui semblait difficile. Ayant rencontré en Amérique plusieurs Français infortunés, il leur ouvrit sa bourse, et leur procura des ressources ; on en voit la preuve dans la note de ses dépenses, où le nom de ceux qu'il avait obligés, est en blanc. Son extrême simplicité et le goût de l'indépendance qu'il avait pris dans sa vie errante et solitaire, lui donnait un extérieur singulier ; mais cette singularité ne tenait nullement au désir de se faire remarquer. Ses manières n'étaient celles d'aucun pays particulier, parce qu'elles convenaient également à tous. Il n'était ni un Français, ni un Anglais, ni un Canadien ; mais partout on le trouvait plus rapproché des naturels que ne l'aurait été tout autre étranger. Il prenait peu de part à la conversation, parce qu'il ne disait et n'écoutait que des choses utiles. Passait-il par une ville, il visitait les marchés et s'informait d'où venaient toutes les denrées : dans les campagnes, il interrogeait les habitants sur les plus petits détails relatifs à la culture. A une activité qui ne lui permettait pas de perdre un moment, il réunissait une patience qui ne se lassait jamais."

" Ses qualités morales étaient si bien connues, que lorsqu'on l'envoya en Amérique, après avoir fixé son traite

ment, on lui donna une lettre de crédit illimitée, avec laquelle il pouvait toucher, dans les villes où il passerait, tout l'argent nécessaire pour les acquisitions qu'il jugerait convenables et pour les frais de ses voyages. Michaux ne fit jamais usage de cette lettre, que pour l'objet particulier auquel elle était destinée, et ne se fit jamais payer de ses appointements : aussi n'a-t-il laissé à son fils que la plus petite partie de la fortune avec laquelle il était né. Mais il reste à ce jeune homme un nom considéré, les connaissances acquises par ses travaux et ses voyages avec son père, et des titres à la faveur du gouvernement."

Disons maintenant un mot des ouvrages de Michaux. Ces ouvrages sont peu nombreux, parce que voyageant continuellement, il n'a pas eu le temps de rédiger ses observations ; d'ailleurs comme le fait observer Deleuze, Michaux jugea plus utile d'introduire en Europe des plantes nouvelles, que de les décrire. Nous avons cependant de lui une *Histoire des Chênes d'Amérique*, publiée à Paris en 1801. Cet ouvrage, écrit en français, renferme la description de vingt espèces de chênes disposées dans un ordre méthodique.

Un autre ouvrage qui intéresse davantage le Canada est une flore publiée en latin sous le titre de *Flora Boreali-Americana, sistens characteres Plantarum quas in America septentrionali collegit et detexit Andreas Michaux.* Cet ouvrage parut en 1803 (l'année du décès de Michaux), formant deux volumes in 8° , enrichis de 52 gravures. Il fut rédigé par les soins de l'éminent botaniste Claude Louis Richard, d'après les notes et les herbiers de Michaux. On y trouve plus de 1700 plantes décrites.